

génie et de leur culture européenne ; ils furent des intermédiaires naturels entre la Porte et les puissances de l'Occident.

Cette double situation des Grecs explique le peu de sympathie que l'Europe leur témoigna. Déjà la différence des rites grec et latin avait empêché toute union au XV^e siècle. Au XVI^e siècle, le sort des chrétiens d'Orient touchait fort peu les occidentaux, et c'est à peine si la pensée de les protéger ou de les délivrer de l'oppression est exprimée de loin en loin dans les actes diplomatiques. Evidemment, en se préoccupant des Turcs, l'Europe ne songeait qu'à elle-même et à ses propres dangers.

Le pape fort menacé, et à un double titre, comme souverain de Rome et comme chef spirituel de la chrétienté, donna le premier signal de l'alarme. Léon X craignit pour l'Italie dès le règne de Sélim. Il représentait dans ses dépêches le jeune Soliman les yeux attachés sur la carte de la Péninsule et y cherchant un lieu de débarquement pour les flottes ottomanes. Les Turcs avaient déjà paru sur le littoral romain. Il écrivait à François I^{er} : *Pia arma sumamus, antea gloriosa, nunc vero necessaria.*

C'était, en effet, au Saint-Siège qu'il appartenait de réveiller la chrétienté, et de ressusciter la politique des Croisades. Il faut ajouter que, malgré les dangers particuliers de Rome et de l'Italie, la cour pontificale était incontestablement celle qui jugeait la question orientale au point de vue le moins exclusif et le plus élevé.

Léon X envoya en 1518 à François I^{er} le plan d'une guerre offensive, qu'il disait être devenue tout à fait nécessaire et pour laquelle il avait tout prévu. En cette année, la paix de l'Europe semblait assurée, et le Saint-Siège se croyait assez fort pour prévenir toute discorde nouvelle entre les princes. Le pape proposait la formation d'une armée européenne de soixante mille fantassins, la plupart arquebusiers, douze